



Pont Saint-Jean sur le Tibre

tants, aimables et doux, auxquels il confiait ses rêves et ses croyances. Je l'imagine, aux matins d'été, sortant de la Portioncule, allant à la rencontre des paysans, s'entretenant avec eux et les aidant dans leurs travaux. Puis, la journée finie, après le repas pris en commun à la ferme, devant la tranquille magnificence de la nuit étoilée, il leur disait les splendeurs de l'univers.

Saint François passa son temps à chanter cette vallée, à s'enivrer de sa lumière, à la boire des yeux, suivant une expression vulgaire, mais exacte. Il l'avait contemplée dès son enfance, à cet âge où les impressions laissent des traces ineffaçables sur une neuve imagination, où Ruskin, émerveillé, apercevant la plaine de Croydon, s'écriait que les yeux lui sortaient de la tête. Les parents du jeune Bernardone habitaient à Assise, dans le haut de la ville, et, de ses fenêtres, il pouvait admirer la campagne dans toutes les grâces du printemps ou la mélancolie de l'automne.

Ne nous arrêtons pas à l'église Ste-Marie-des-Anges. Certes, c'est là que fut la Portioncule, c'est là le berceau de cet ordre illustre qui donna tant de papes à la chrétienté : mais que reste-t-il de la cabane primi-



Dôme d'Assise

tive où se déroula l'idylle naissante de saint François et de "Madame la Pauvreté" ? Doux Poverello, qui voulus un jour renverser les murs couverts de tuiles que tes compagnons avaient, en ton absence, substitués aux cabanes de chaume, que dirais-tu si tu entraais dans la froide et somptueuse demeure que les gens du siècle dernier t'élevèrent ? Vainement, tu chercherais le toit de l'humble cellule sur lequel, le soir où tu mourus, des alouettes vinrent, au coucher du soleil, se poser et crier joyeusement, des alouettes qui pourtant ne chantent que dans la clarté du matin : *Alaudae aves lucis amicae.*

A un tournant de la route, Assise apparaît dans son majestueux développement. Vue d'ici, la cité est formidable. C'est une ville guerrière, une forteresse imprenable, dressée sur un contrefort du mont Subasio. N'est-ce pas d'ailleurs une citadelle du monde spirituel ? Toujours nous émeuvent les lieux où vécut un grand homme, lorsqu'ils servirent à façonner sa sensibilité. Les paysages, surtout, parlent à notre imagination, parce qu'ils ne changent point et que nous pouvons nous dire : voici l'horizon qu'il avait sous les yeux, voici les

campagnes et les collines, pareilles après des siècles, dont ses regards s'enivrèrent. Plus que le couvent et les églises d'Assise, la nature environnante éveille notre émotivité. Ces arbres déjà roussis par l'été, ces pampres dorés suspendus aux ormeaux, ces prés jaunissants reverdiront encore, toujours jeunes et toujours nouveaux, quand ces murs formidables seront depuis longtemps

écroulés. Aucun saint n'a plus passionné les érudits et n'a provoqué plus de commentaires savants que celui qui condamna si souvent la science et vendit un jour, pour donner du pain à une vieille femme, l'unique psautier de la Portioncule. Je ne sais qui a dit, assez méchamment, que saint François avait eu la haine des livres, parce qu'il prévoyait ceux qu'on lui consacrerait.

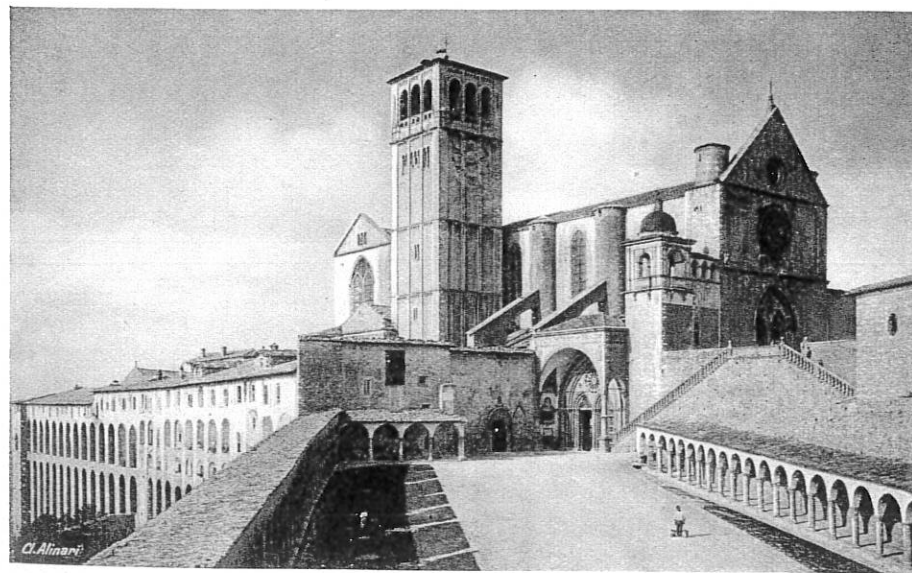
Ce qui fait le charme de notre saint et explique l'attrait qu'il exerce sur les esprits les plus éloignés de lui, c'est que nul n'est moins homme d'église. Il n'est



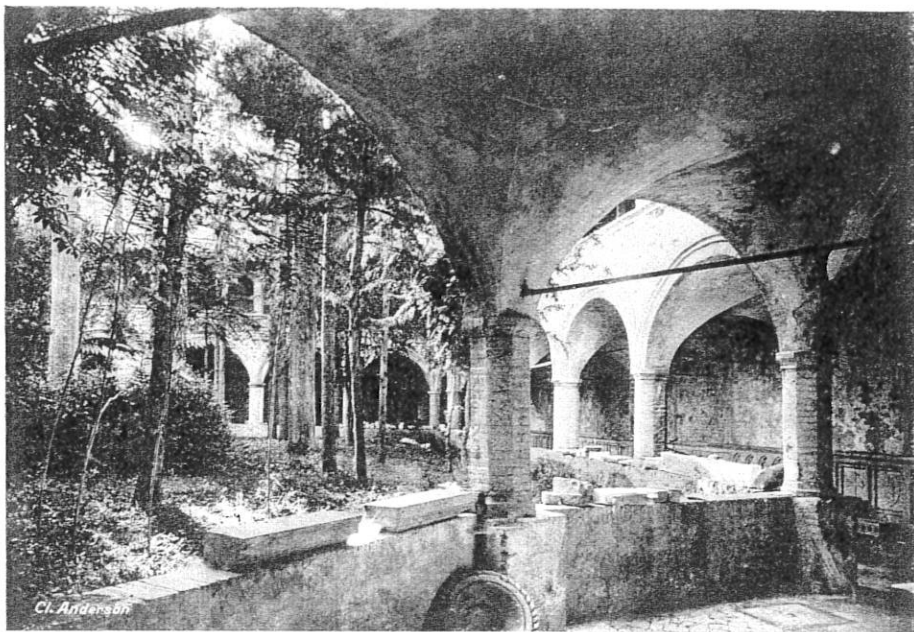
Assise. Temple de Minerve

pas du tout prêtre, pas du tout théologien. Il sait mal sa Bible, ignore le premier mot de la scolastique. Il connaît à peine les saints dont il devait être le plus grand. Il est surtout profondément humain. Ayant vécu de la vie de ce monde, il n'en ignore ni les tristesses, ni les déboires. " Il en est de lui, a écrit très justement un de ses historiens, comme du livre de *l'Imitation*, où les hommes les plus opposés d'idées et d'opinions trouvent leur pâture et qui était cher au fondateur du positivisme. Pour goûter passionnément ce livre, comme pour admirer les actes et les paroles de ce saint, il n'est pas nécessaire de croire ; il suffit d'avoir vécu, aimé et souffert. " Le fils de Bernardone, le drapier d'Assise, avait vécu, aimé et souffert.

Comme le voyageur qui n'a trouvé que sables,
Chercheur d'ivresse, cœur amèrement puni
Pour avoir trop aimé les beautés périssables,
Je sais quelle tristesse est au fond du fini...



Assise. Église et Couvent de Saint-François



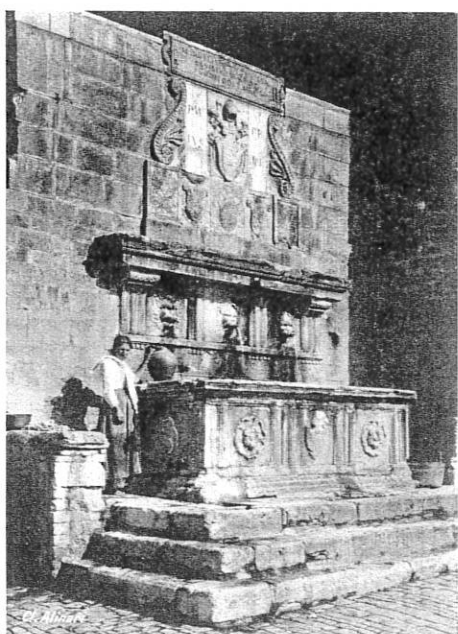
Assise. Cloître Saint-François

Il aurait pu faire siens ces vers que Louis Le Cardonnell me récita un jour, sur le petit balcon de San Pietro, suspendu au flanc du coteau d'Assise, ce balcon où le cardinal Pecci — le futur pape Léon XIII — venait rêver, quand il n'était encore qu'archevêque de Pérouse.

Tous ceux qui, comme le saint ou comme le poète, ont vécu, aimé et souffert, feront,

en réalité ou en imagination, au cours de l'année 1926, le pèlerinage d'Assise. Nulle cité ne saurait mieux parler à leur âme que la petite ville ombrienne où s'abrita la plus pure idylle qui, depuis le Christ, se soit déroulée parmi les hommes, et où mourut saint François, un soir d'automne, il y a exactement sept cents ans.

GABRIEL FAURE.



Assise. Fontaine Marcella

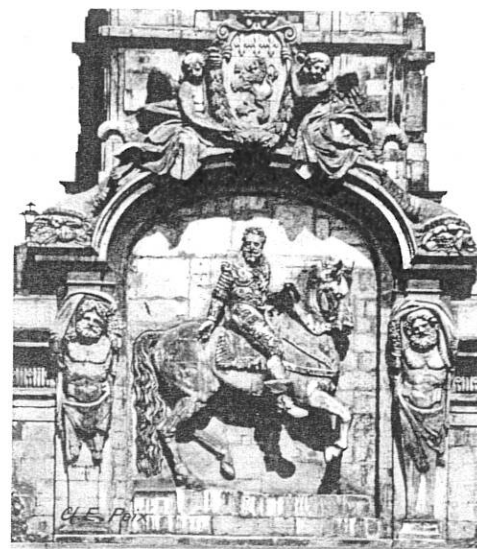
A UNE BELLE VOYAGEUSE QUI NE CONNAIT PAS LYON

Vous ne connaissez pas Lyon? N'en rougissez pas, Madame. C'est très bien porté. C'est un chic. En voyage, on "brûle" Lyon, et chacun se sent, pour la cité des canuts, le cœur de Couthon le Conventionnel, qui la brûla jadis bien autrement.

Et pourquoi, s'il vous plait, les touristes tiennent-ils en si mince faveur cette ville — belle et singulière, nous

le montrerons — et qui est, en surcroît, la capitale gastronomique de la France?

Pourquoi? Parce que Lyon jouit, si l'on ose ainsi parler, d'une réputation d'ennui. Pour être tout à fait juste, il faut dire que la faute en est aux Lyonnais, qui ne sont point gens folâtres, et surtout à leurs tailleurs qui, depuis des siècles, déroulent sur leurs établis la même inépuisable pièce de drap noir. En réalité, ces sombres gens ne sont point aussi tristes qu'ils en ont l'air. Mais leur gaité est tout intérieure, et c'est ce qui la rend peu communicative.



Hôtel de ville. Statue de Henri IV (haut-relief)

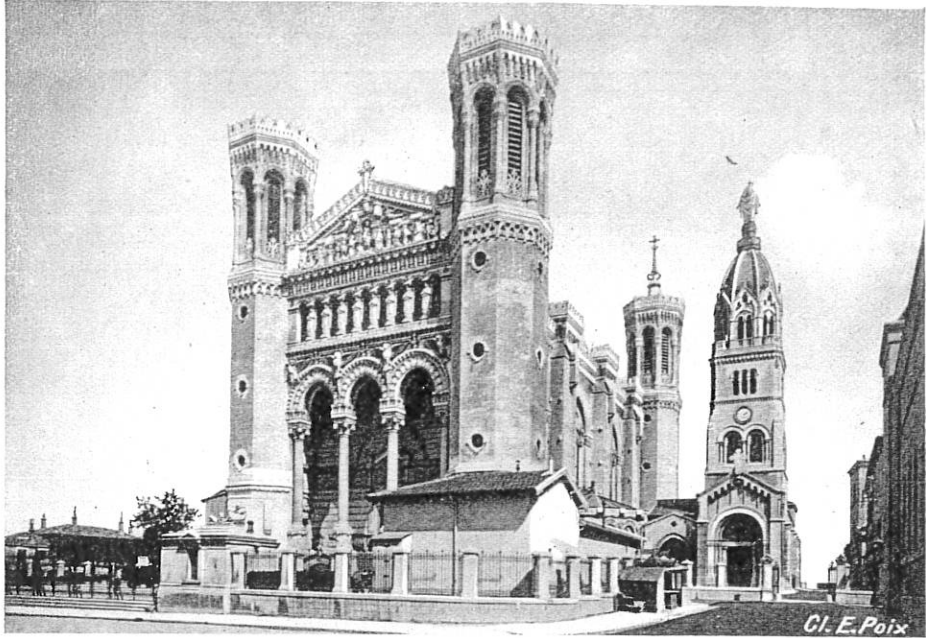
Reste à savoir si, pour le voyageur, la plus intéressante curiosité d'une ville réside dans l'allégresse de ses habitants. Si oui, le Lyonnais que je suis baisse pavillon. Sinon, l'on souffrira que je prêche pour mon pays la croisade touristique.

Belle ville, disons-nous. Assurément. Lyon, assise entre ses deux fleuves, offre aux yeux des perspectives pleines de

splendeur. Les quais du Rhône, avec leur pont antique et la coupole de Soufflot qui domine l'hôpital, peuvent rivaliser avec ceux de Cologne et ceux de Londres. Les monuments anciens abondent. Le musée est richissime. Il y a le parc de la Tête d'Or, qui est mélancolique et féérique; il y a le théâtre dont la réputation musicale n'a, depuis le XVII^e siècle, jamais faibli; il y a Bellecour cher à Jean-Jacques Rousseau, et la cathédrale qui est un fort beau morceau de gothique, et l'église d'Ainay d'un bel et rare roman, et les restes du forum romain



Pont de la Guillotière (XII^e s.) et Hôtel-Dieu



Basilique de Fourvière

qui conduisent à la moderne et trop fastueuse basilique de Fourvière.

Tout cela ne serait rien. Le charme de Lyon est ailleurs, et, sans doute, moins banal. Je conviens que l'on trouve autre part de plus riants décors et de plus nobles édifices. Mais ce qui est de Lyon et n'est que de Lyon, c'est le pittoresque de ses vieux quartiers et c'est le charme de sa lumière.

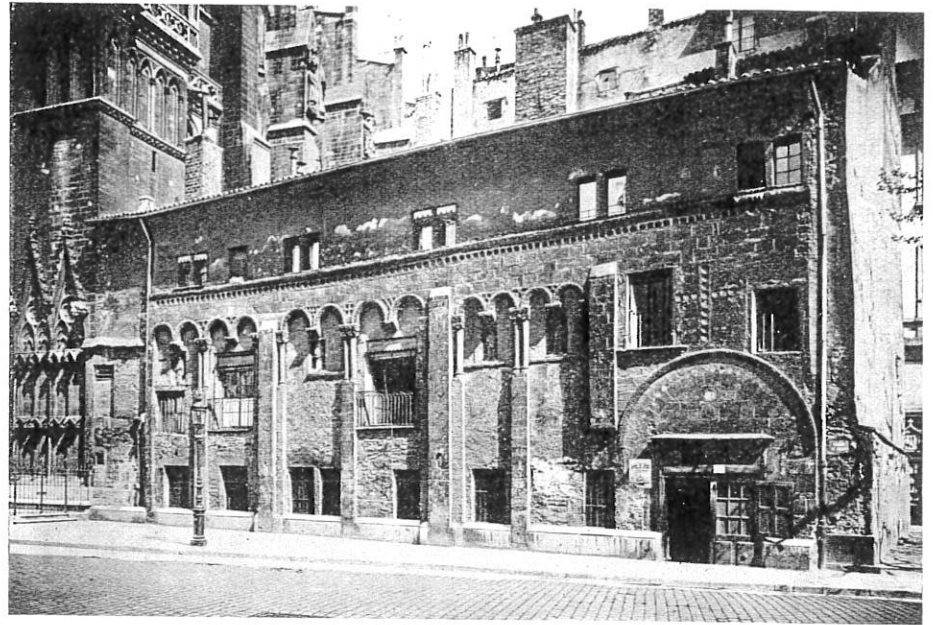
Les vieux quartiers, c'est-à-dire Saint-Jean et la Croix-Rousse. Saint-Jean ! Un réseau de ruelles aux noms évocateurs, et toutes faites de vieux hôtels milanais, rudes de façades, bas d'entrées et chargés de fer comme des soldats de Sforza. C'est un coin de cité lombarde, frais et peuplé, où des *gones* vieux

style jouent aux boules toute la sainte journée, en vidant des pots de beaujolais. Mais la Croix-Rousse, c'est une autre affaire !

Là est le fief des canuts, la Tolède des ouvriers en soie. C'est une colline retentissante, où, du matin au soir, la navette et le battant vont leur train. Les maisons hautes et noires sont comme des falaises sous les nuages. Elles se chevauchent, se surplombent, forment un escalier de toits et de jardins et, quand tombe le soir, et que les vingt mille fenêtres s'éclairent, c'est comme un paquebot gigantesque flottant au-dessus des ombres et des fumées de la ville. Les métiers continuent à battre, la haute voix laborieuse remplit chaque rue, et le promeneur attardé



Place Bellecour



La Manécanterie

comprend ce qui fait la dure grandeur de cette ville, où l'on tisse, avec un air de pensif pauvreté, les damas, les brocarts et les velours les plus riches de la terre.

Le jour, le spectacle de la colline aux tisseurs — le Plateau, comme on dit à Lyon — n'est pas moins attachant. Et il est, si possible, plus singulier.

Ce ne sont que ruelles abruptes, coupées d'escaliers et de "codettes". Une population d'ouvriers d'autrefois y pullule, en casquettes hautes, montrant des visages futés et besicleux. Et, là encore, on joue aux boules pour fêter la Saint-Lundi, et faire bisquer la canuse... C'est la patrie de Guignol (dont le théâtre existe encore) et la terre d'origine des marchands si riches, si riches, qu'ils renoncent à profiter de leur fortune et vivent comme des gens très effrayés de leurs lendemains.

Vous conduirai-je en ce pays à nul autre pareil ? A quoi bon ? Ici, les guides perdent tous leurs droits. Il faut même dédaigner les plans. On va au hasard, on suit son ombre, on écoute les propos des indigènes, on flaire les parfums beurrés

de la cuisine lyonnaise, et d'autres, plus véhéments, qu'exhalent les "porte-pots" au cabaret et les "marchandes d'herbes" ou fruitières du quartier.

Et c'est en se promenant de la sorte qu'on découvre la chose la plus surprenante, à savoir que toutes les rues du Plateau finissent au-dessus du vide et qu'on a l'impression de s'en aller dans le ciel.

On monte à la Croix-Rousse par la Ficelle — ne parlez pas à Lyon de funiculaire, personne ne saurait ce que vous voulez dire. — Il est bienséant de retourner "en ville" par la Grand'Côte. La Grand'Côte est une montée qui sert à descendre. Auprès de sa pente, la Gargouille de Briançon fait figure de billard. Les maisons les plus

neuves ont à peu près deux siècles. Et quand on aperçoit une voiture dans cette rue-là, c'est un événement dont plusieurs générations se transmettent le souvenir.

Du haut du Plateau, on voit les deux fleuves. C'est une fête de couleur sans cesse renouvelée. Tout est couleur de nacre ou d'absinthe. Les brumes chatoient. Au crépuscule, les



Parc de la Tête d'Or

feux des réverbères prennent des tons d'or vert. On songe aux luxueux et mélancoliques tableaux de Thurner, aux poignantes descriptions de Rodenbach.

J'ai parlé de Guignol et de son théâtre. Il se trouve quai St-Antoine, dans une salle aux ors fanés, la plus touchante et la plus intime. Ceux qui animent ces *Pupazzi* descendent en droite ligne de Mourguet, le créateur des poupées et du répertoire. Qui-conque a vu jouer

le Guignol lyonnais, ne l'oublie jamais plus. La clientèle ordinaire est faite de petits enfants et de professeurs à la Faculté, et le plus curieux est que tous rient aux mêmes endroits. Vous rirez avec eux. Et après cela, le patron, le brave Neichthausser, qui fait Gnafron dans la pièce, vous montrera orgueilleusement "son musée".

Ce qui reste à dire, je l'ai gardé pour la bonne bouche. Il s'agit, en effet, de l'art culinaire où rivalisent à Lyon dix traiteurs illustres dont vous vous procurerez l'adresse en interrogeant, dans la rue, n'importe quel passant fait comme votre serviteur, c'est-à-dire incapable de marcher sur les œufs sans les casser.

Ne croyez pas plus à la légende du "gras-double à la lyonnaise" qu'à celle de la tristesse des gens de Lyon. En vérité, le gras-double ne se mange qu'à Paris, de même que la trop fameuse poularde. La cuisine lyonnaise est une cuisine de princes. On



Eglise Saint-Nizier

ne la peut en aucune manière sophistiquer, pour l'unique raison que son seul — mais rare — mérite tient à la délicatesse de ce qu'on met dans les casseroles.

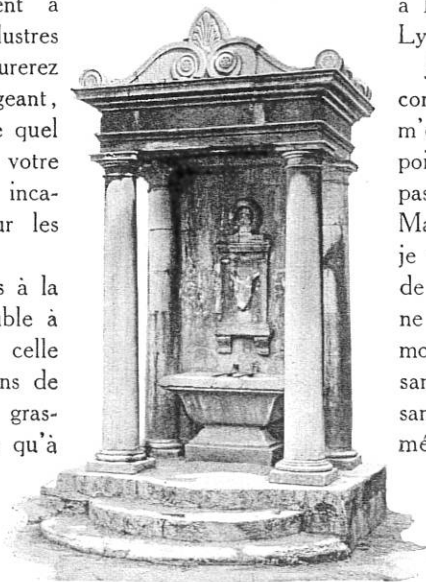
Vous mangerez les quenelles aux queues d'écrevisses, les gibiers mijotés avec amour, les fins morceaux du Charolais cuits au beurre dauphinois, les cardons à la moelle qui vous mettent les larmes aux yeux, l'omelette aux laitances de carpes

qu'on ne mange "qu'entre gens qui savent ce qu'ils font", la *gratinée* dont le parfum est céleste, et le saucisson chaud, pour lequel Esaü aurait vendu beaucoup plus que son droit d'aînesse.

Après cela, si vous voulez maigrir, belle voyageuse — car il faut suivre la mode — vous jeûnerez un peu. La diète est une bonne chose, quand on la peut supporter. Et le moyen le plus sûr d'en avoir la force, c'est de faire, à Lyon, un vrai dîner de Lyonnais.

J'ai tout dit. Êtes-vous convaincue, Madame? J'ose m'en flatter. Si cela n'est point, nous n'en resterons pas moins de bons amis. Mais si j'ai eu cette chance, je vous demande, pour prix de mon heureux effort, de ne plus dire du mal de mon pays sans l'avoir visité, sans avoir vu son Guignol, sans avoir entendu la voix mélancolique de ses faubourgs, sans avoir goûté ses quenelles, les vraies, celles qui ne voyagent pas...

HENRI BÉRAUD.



Tombeau de saint Just

SOLUTRÉ-LES-OS

STATION PRÉHISTORIQUE DE LA MONTAGNE MACONNAISE



La propagande touristique, qui est une des formes de la lutte économique entre peuples, s'accroche à cent prétextes divers, depuis les sites jusqu'à la gastronomie. La préhistoire y joue aussi son rôle. Touth-Ank-Amon ne se doutait guère qu'il servirait à faire rebondir le tourisme en Égypte. Encore moins nos bons ancêtres aurignaciens pouvaient-ils penser, il y a quelque quinze mille ans, que leurs squelettes, même dénués de bijoux d'or et simplement marqués par une pierre brute, attireraient des voyageurs sur la Roche de Solutré, voisine de Mâcon.

Il en est ainsi cependant. La paisible "Reine de la Saône", dont le touriste ne connaissait guère jusqu'ici que les vins aimablement fruités, s'enorgueillit de recéler près d'elle, et par demi-douzaines, des Touth-Ank-Amon plus vénérables encore que ceux du Nil, enfouis non dans des hypogées, mais au flanc d'un cap rocheux de belle allure. Là où des fouilles déjà anciennes, mais peu connues, n'avaient révélé que des silex taillés et un obscur magma d'ossements de chevaux, M. Depéret, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon,

et le docteur Mayet mettaient au jour, récemment, des vestiges plus significatifs, plus vivants si l'on ose dire, de l'humanité préhistorique : une escouade de squelettes de l'époque aurignacienne, après lesquels ils espèrent bien découvrir des échantillons

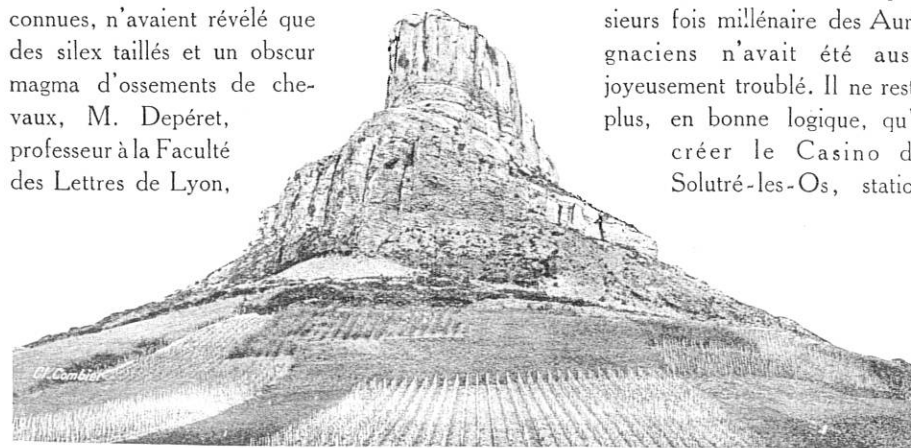
de l'homme solutréen. Des savants des États-Unis, suivis de leurs élèves, pèlerinaient à la Roche désormais illustre et y devisaient de préhistoire, non sans goûter au vin blanc de Solutré, voisin et cousin du Pouilly Fuissé, vin "sec", mais non point au sens américain du mot...

Et, derrière la science, la mode suivait. Les automobiles grimpaient jusqu'au pied de ce bastion de l'archéologie. O prodige ! les Mâconnais eux-mêmes s'intéressaient à leur passé lointain. Une

revue de fin d'année s'intitulait : *Mâcon en sol, ut, ré*. Une autre avait pour Commère la Roche elle-même. Plus récemment encore, brochant sur le tout, une chenille automobile, précédée et suivie de centaines de curieux, faisait l'ascension du roc en vogue. Jamais le sommeil plusieurs fois millénaire des Aurignaciens n'avait été aussi joyeusement troublé. Il ne reste plus, en bonne logique, qu'à créer le Casino de Solutré-les-Os, station

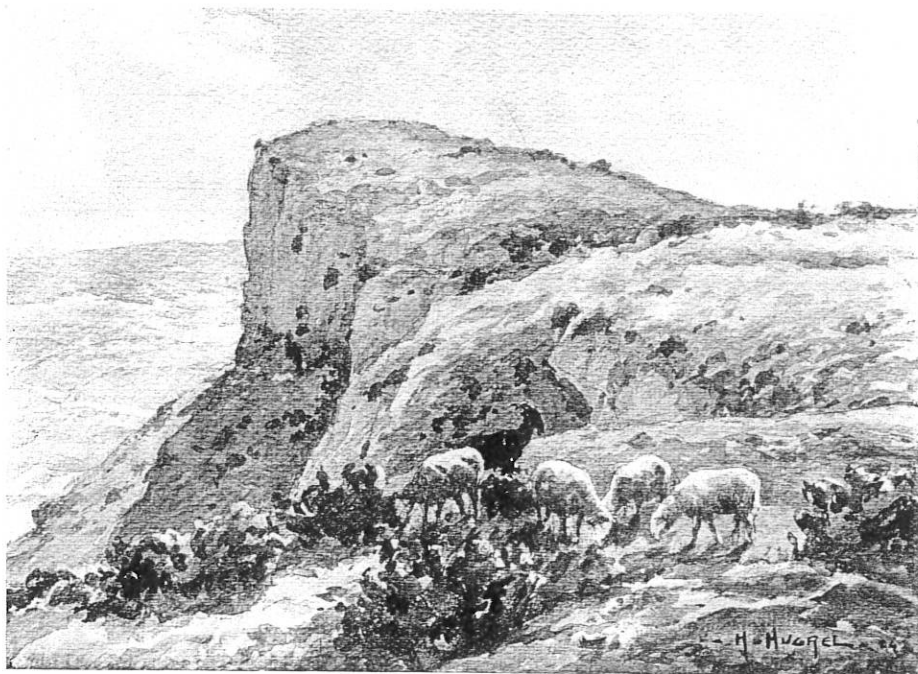


Squelette d'Aurignacien mis au jour en 1924



La Roche de Solutré

préhistorique... Même — et surtout — si l'on ne va pas jusqu'à cette extrémité, l'ascension de Solutré s'impose comme l'une des plus curieuses excursions de la France ignorée. Et d'autant qu'elle est la clef d'un circuit peu connu, sauf de quelques dilettantes du tourisme : celui de la *Montagne mâconnaise*. Allez donc parler de montagne à ces voyageurs pressés qui, au spectacle de la Bresse étalée à perte de vue sur l'autre rive de la Saône, vous jurent que le Mâconnais n'est que plaines et prairies!...



Mais, dirigez votre capot ou votre guidon perpendiculairement à la rive droite. En moins de sept kilomètres de montée continue, voici de larges vagues montagneuses, arrondies et souples.

Au premier plan, toutefois, deux décrochements brusques, deux promontoires rocheux, semblables à des étraves de paquebots fendant une mer moutonneuse. Ce sont les deux Roches de Solutré et de Vergisson, si pareilles par leurs silhouettes et leur mouvement que la Grèce antique n'eût point manqué d'en faire deux divinités jumelles.

Peu à peu, d'ailleurs, à mesure qu'on monte, celle de Solutré accapare pour elle seule l'horizon et l'attention. Bientôt l'on

ne voit plus qu'elle, c'est-à-dire une formidable falaise lilas, à longs plissements verticaux, dressée à pic sur un soubassement moins ardu, verdoyant. C'est l'aspect classique de la Roche de Solutré, celui que la légende avait déjà popularisé avant les dernières fouilles.

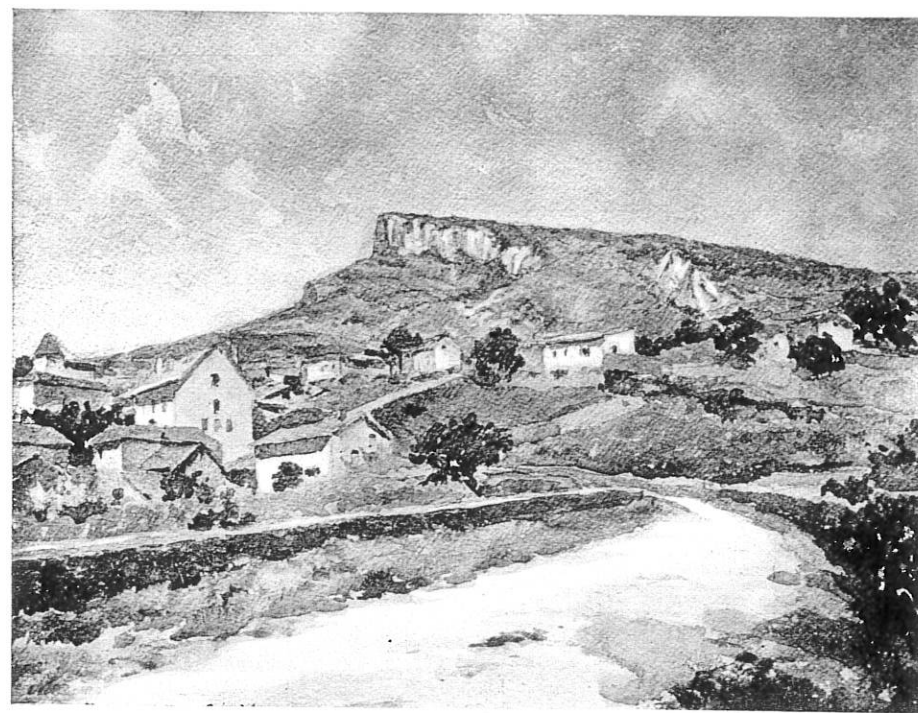
L'énorme quantité d'ossements de chevaux découverts à son pied ne provenait-elle pas, selon toute vraisemblance, d'un mode de chasse à courre aussi économique que primitif : chevaux traqués par des battues, encerclés et poussés jusqu'à

l'extrémité de ce cap, d'où leur propre bousculade les précipitait dans le vide? Il est à croire, du reste, que le cheval solutréen savait parfois prendre la tangente, pour échapper à cette chute tarpéienne, puisqu'on en retrouve encore le type — corps maigre et sec, col en S — dans la plaine de Camargue.

Montons plus haut, jusqu'à ce pâté de maisons, perdu comme un village alpestre, qui s'appelle la Grange-du-Bois, et contour-nons la Roche. C'est alors un autre aspect, encore plus émouvant : l'image d'une tour fantastique, juchée sur un bastion de maçonnerie effritée où des touffes de verdure simulent des meurtrières; donjon grandiose, magnifiquement solitaire, sur un ciel qui,

en été, est déjà proche du bleu provençal. Cette avancée abrupte, cet élan hardi de la Roche Solutréenne, c'est bien la vieille ossature du globe, encore dressée au-dessus de l'humus moderne qui, autour d'elle, s'est fait aimable et fertile. Champs cultivés, prairies et vignes descendent de ce piton en longues bandes concentriques qui vont s'élargissant, les unes géométriquement piquetées d'échalas, les autres ondulant et comme ruisselant, sous l'action du vent, en cataractes de verdure. Le regard descend

culé village perdu de Cenves. Il y a là deux ou trois kilomètres de route quasi vierge de roulage, paradoxalement horizontale à cette hauteur, avec une magnifique échappée sur la vallée de Saône. Des châtaigniers, des sapins, des esquisses de sites alpestres, dont l'un, plus loin, s'intitule *La Sibérie* et qui auront un jour, n'en doutons pas, leurs hôtels climatiques. Jouissons pour l'instant de leur exquise solitude : à 700 mètres seulement, c'est presque le



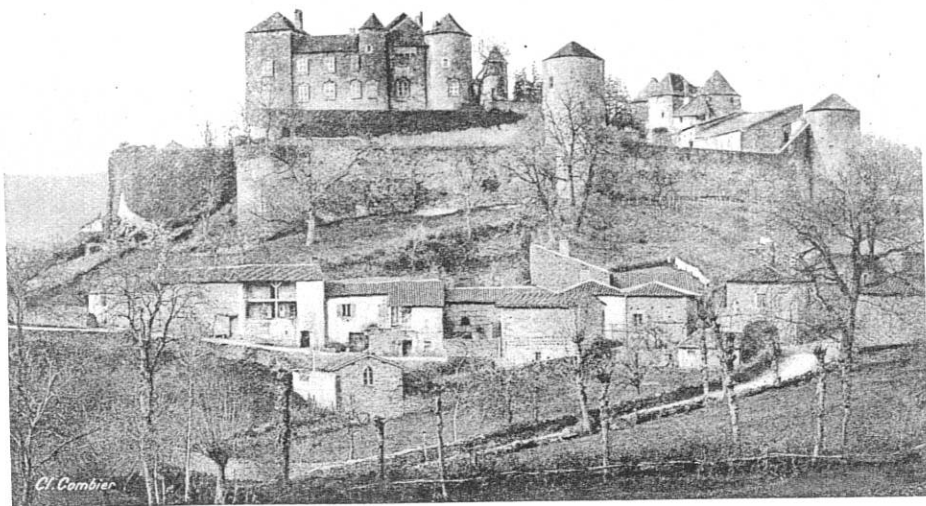
avec elles, les suit jusqu'aux lointains brumeux de la plaine bressane et des suprêmes contreforts du Jura. Si le temps est limpide, par un de ces trop beaux soirs qui sont des veilles de pluie, ne vous étonnez pas de voir, à fond d'horizon, une autre saillie de l'écorce terrestre répondre de loin au donjon de Solutré : c'est le Mont Blanc. Rien que pour un tel panorama, il conviendrait de faire ces dix kilomètres au-dessus de Mâcon.

* * *

La *Montagne du Mâconnais*, on en jouit mieux encore en poussant un peu plus haut, jusqu'à quelque 700 mètres d'altitude, entre la grosse localité de Tramayas et le minus-

calme désertique des cols de Vars et d'Izoard et un peu de la parure verdoyante du Queyras.

Au surplus, cette Corniche supérieure du Mâconnais, dont on serait tenté de garder le secret pour soi seul, est un curieux point de délimitation entre deux régions et deux pittoresques très différents. Au nord, elle s'infléchit vers les bois, les prés d'embouche et les inestimables vestiges romans de Cluny-l'Abbaye, en passant par les étapes du "Circuit lamartinien" : Bussiè-res, où repose l'ombre de Jocelyn; Milly, où le poète mâconnais vécut son enfance; Saint-Point, précieux musée de ses hardes historiques; sans oublier le château fort de Berzé, extraordinairement conservé, depuis l'arête de

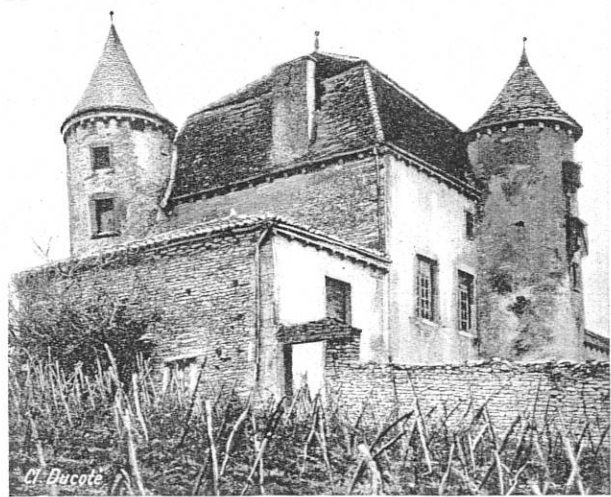


Château de Berzé-le-Châtel

ses créneaux jusqu'aux gonds de sa barbacane. Au sud, par Jullié et Juliéna, la descente nous ramène dans la vallée de la Saône, par les grands crus de l'extrême Mâconnais et du Beaujolais commençant, Chénas ou Fleurie, Thorins ou Morgon : pays riche, aux claires et confortables

maisons bourgeoises, aux clochers neufs. Le triangle Mâcon, Cluny, Villié-Morgon, dont les bissectrices se coupent à peu près à la Roche de Solutré, est déjà — en attendant l'autocar fatidique — un circuit de fins amateurs.

GEORGES ROZET.



Château de Pouilly

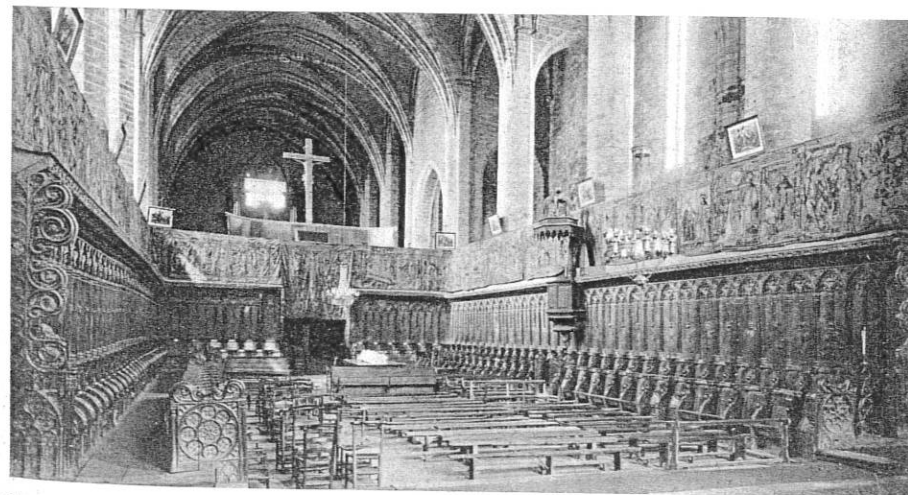


La Chaise-Dieu

CERTES, le voyage à pied procure à l'artiste et au rêveur de particulières jouissances, délicates et prolongées. Mais la vie est courte, aujourd'hui, et le temps nous presse... Venu de Lyon ou de Bordeaux ou de Paris, vous êtes à Vichy. La Compagnie du P. L. M. offre de vous conduire, en un confortable autocar, à travers l'Auvergne et le Velay, vers la ville un peu mystérieuse du Puy. Un rêveur auvergnat, passionné du voyage à pied, vous conseille pourtant d'accepter. Vous aurez, en quelques heures, bien des joies.

Vous voici déjà haut, dans l'air vif : la

ligne des volcans arvernes s'enfuit là-bas, baignée de vapeurs mouvantes exquisement nuancées. Les monts du Forez s'élèvent à votre gauche : voici, dans une gorge où roule un torrent, l'abrupte petite ville de Thiers, archaïque à la fois et industrielle. Et, de la côte, quel magnifique panorama ! La Limagne bordée par la frise éternelle des Puys, le Dôme, dieu gaulois, et les lointains monts Dore !... Vous remontez la Dore que chanta Chateaubriand. Eaux bruissantes, en des gorges qui vont se resserrant, puis s'élargissent de nouveau : un bourg pittoresque, Olliergues. La vallée s'élargit encore : voici la verte et fraîche petite



Cl. Vazeille

Intérieur de l'Église de la Chaise-Dieu